PLANTONS DES RONCES !

La ronce est la mère du hêtre disent les forestiers normands, du chêne disent les lorrains. A cette variante près, ce dicton reconnaît l'action bénéfique d'une plante redoutée par ailleurs tant pour sa vigueur envahissante que pour l'acuité de ses épines.

Une expérience, involontaire au début, et qui est exposée ci-après, pourrait dans certains cas réhabiliter cette espèce rébarbative.

L'auteur de ces lignes reboise, en épicéas de Sitka principalement, des terres abandonnées par la culture dans la zone côtière de la Bretagne Nord, et a remarqué depuis longtemps la vigueur des plants placés à proximité des talus, nettement supérieure à celle du milieu de chaque champ. Cela peut s'expliquer par l'abri latéral des talus, une accumulation de matière organique ou un micro-climat plus favorable à proximité d'arbres créant une « ambiance forestière », sans pour cela que la ronce soit directement incriminée, alors que les faits suivants prouvent peut-être son action prépondérante.

Pour éviter les dégâts tant en bordure de route, qu'à proximité des bois, des amateurs d'arbres de Noël et des chevreuils qui ont la même préférence vicieuse pour les plus beaux sujets, il eut l'idée, au moment même de la plantation, de repiquer çà et là des ronces, estimant que l'envahissement à partir des talus n'était pas assez rapide à son goût.

Trois ou quatre ans plus tard, une différence aussi spectaculaire que dans le cas de l'emploi des engrais les plus efficaces était visible entre les sitka en terrain propre et ceux qui étaient envahis par le roncier, ces derniers étant nettement supérieurs non seulement au point de vue aspect (couleur et longueur des aiguilles, diamètre de la dernière pousse annuelle), mais aussi en dimensions, les écarts atteignant plus de 50 %. La méthode a donc été généralisée et l'expérience se confirme.

Ces résultats, au cas présent, sont d'ailleurs faciles à expliquer.

Il s'agit de terres abandonnées assez récemment par la culture et à l'état de vaines pâtures, dont les plus anciennes commencent à s'envahir de bouleaux, de saules et d'ajoncs dans un sol argileux assez riche et sous le climat typiquement armoricain de la Bretagne péninsulaire.

Pour éviter des dégagements trop importants et faciliter la plantation, ces terrains sont préparés mécaniquement en plein avant la

plantation qui peut se faire alors très rapidement au coup de pioche avec des reprises pratiquement totales.

Mais si ce travail du sol (labour et hersage quand il n'y a pas de végétation ligneuse ou fraise rotative lourde au cas contraire) réussit parfaitement au Sitka ou autres essences qui reprennent à coup sûr et démarrent parfaitement, il est encore plus profitable aux graminées de toutes espèces qui dès l'année suivante forment un feutrage continu.

Il n'est pas besoin d'insister sur le danger des graminées qui luttent avec les jeunes résineux dans leur partie aérienne, et dans leur partie souterraine plus encore, ajoutant probablement un effet toxique à la concurrence proprement dite. Réduire les graminées dans une plantation ne pourrait se faire dans des terres argileuses et sous un climat constamment doux et humide, qu'au prix de plusieurs binages annuels impensables à la main et dont l'exécution mécanique, en dehors même de son prix est difficilement concevable, car il faudrait tout en utilisant du matériel agricole local, plus ou moins bien adapté, et une main-d'œuvre sans expérience, opérer avec un soin infini pour passer aussi près que possible des plants sans les abîmer et surtout ne détruire que les graminées sans léser les racines du sitka toujours très superficielles.

Or, la ronce, mieux que tout est la mort de l'herbe. Il n'est besoin pour s'en rendre compte que de constater ses effets là où, dans une pâture abandonnée, elle colonise le terrain à partir des talus. La progression moyenne est d'environ 3 m par an; la première année, elle pousse une avant garde de jets isolés rampants au milieu de l'herbe et qui s'enracinent peu à peu, la deuxième année, ces pionniers sont eux-mêmes recouverts par une nouvelle vague dense de rejets vigoureux qui un an après émettront de grands arceaux dominant toute la végétation. A ce stade, les graminées commencent à disparaître et deux ans plus tard, on ne retrouve plus, sous un roncier impénétrable, que les souches mortes ou mourantes des espèces les plus volumineuses telles que la folle avoine, le dactyle ou la molinie, le sol n'étant plus recouvert que des feuilles et des tiges mortes de la ronce elle-même, dont la décomposition particulièrement rapide améliore le terrain à tel point que la réussite de certains floriculteurs spécialistes du cyclamen ou de l'azalée tient à l'usage qu'ils font de la « terre de roncier » très recherchée localement dans ce but.

Quant aux plantations, elles n'en souffrent pas et ne nécessitent de dégagements que là où vient d'être recépé un vieux roncier qui rejette vigoureusement, alors qu'en terrain nu à l'origine, ou bien elles ne sont jamais rattrapées s'il s'agit du Mélèze du Japon, ou bien dans le cas du Sitka ou du Grandis, leur flèche bien raide émerge au moins du roncier qui ne prend appui que sur le premier

ou le second verticille. Les essences d'ombre dont le démarrage est assez lent sont submergées, mais sapins ou tsugas réussiront toujours à percer sans qu'aucune intervention ne soit nécessaire.

Cette plantation de ronces permet de gagner beaucoup de temps car l'envahissement naturel ne se fait qu'à partir des talus et uniquement par les rejets, les semis de ronces ne pouvant se développer au milieu de l'herbe, alors même que les graines sont répandues généreusement par les déjections des oiseaux mangeurs de mûres.

La technique est simple et économique, il suffit d'arracher des souches ou des fragments de souches de ronces, toujours très nombreuses en bordure des champs, et de les repiquer tous les 3 ou 4 mètres. Dans un terrain travaillé, ce repiquage se limite à un coup de talon appliquant la ronce sur le sol.

Si cette méthode de multiplication systématique des ronciers ne peut être généralisée, elle semble néanmoins avoir une valeur au moins locale, et sans aller jusqu'à la prévoir dans les devis de contrats de travaux (on crierait : au fou!), l'on peut la recommander dans des cas précis de plantations végétant mal au milieu d'un tapis herbacé dense trop concurrentiel. Les résultats sont parfois stupéfiants et l'essai vaut la peine d'être tenté pour le peu qu'il coûte.

G. de la FOUCHARDIÈRE.